

GEORGES RODENBACH – Le Rappel (France), 28 décembre 1898

Une vie qui se brise en pleine maturité; une œuvre qui reste inachevée, et qui garde, malgré la perfection de travail des premières assises, les contours frustes de l'ébauche, alors que se dessine ironiquement la promesse irréalisable du plus harmonieux monument; dans cet événement inattendu et tragique de la mort d'un vrai poète — à quarante-quatre ans — ce détail seulement console un peu : Georges Rodenbach tombe, suivant le rêve de tous les maîtres ouvriers, l'outil à la main. Le fleuve de poésie, tari d'hier, coulait à pleins bords; alors que les critiques littéraires venaient de recevoir le Miroir du ciel natal, le grave écrivain flamand donnait, aux journaux, des nouvelles, aux revues, des vers, livrant, page à page, à la publicité provisoire des quotidiens et des périodiques, le nouveau livre qu'il préparait.

Il serait indécent de dire : Pourquoi la Camarde prend-elle cet homme, au lieu de celui-ci et de celui là ? Avouons seulement que le destin paraît doué d'on ne sait quelle ingéniosité méchante, frappant à coup sûr depuis quelques mois, au plus sensible de nos admirations artistiques. Stéphane Mallarmé, Puvis de Chavanne, Georges Rodenbach, se couchent tour à tour dans la tombe : le dernier, bien trop jeune, n'est-ce pas ?

Une réflexion vient. Ils nous quittent plus tôt que les autres, les écrivains qui révèlent un cœur amoureux des lar mes, des brumes, du clair-obscur favorable aux rêves et aux nostalgies : l'ombre cruelle des cyprès est néfaste à quiconque vient longtemps s'asseoir sous la fraîcheur des branches noires.

Des pensées funèbres hantaient plus que jamais, ces temps derniers, l'esprit de Georges Rodenbach : j'ai sous les yeux le conté qu'il publiait, mardi dernier, dans un journal : c'est sans doute la dernière nouvelle qu'il aura imaginée, c'est peut-être la dernière page qu'il aura écrite. Le ton de ce « fragment » est macabre; une amertume nouvelle semble naître chez l'écrivain de Brugeit-ia-Morte; en même temps, une tendance à un comique douloureux se fait jour : la Mort ridicule et terrible a penché son visage sur ces lignes-là. Oui, en apprenant le décès de Georges Rodenbach, j'ai voulu relire l'extraordinaire histoire du cocher des pompes funèbres, Gay, qui n'avait jamais vu de cadavres et menait joyeusement son corbillard au cimetière, ignorant de tout ce qui se passait derrière lui. Et l'horreur de Gay, devant les corps étendus sur les dalles, à la Morgue, où le malheureux était entré un jour, par curiosité, je l'ai ressentie en songeant que le mort dontge parle, a vraisemblablement, lui aussi, cet « air d'assassiné » qui frappa si vivement le cocher jusqu'alors fier des belles cérémonies auxquelles il participait.

Ainsi les choses vont

Tout se hâte, trébuche Dans l'éternité sans fond,

L'année avec la bûche,

La bûche avec l'année.

On entend s'affliger le vent,

Et tout va s'achevant En un peu de fumée.

Dans cette strophe, extraite d'un morceau composé récemment pour la veillée de ce premier jour de l'an, que lui ne verra pas, le poète n'a-t-il pas consenti, presque, à ce néant, qu'il ne pouvait peindre, naturellement, mais qu'il saisissait et matérialisait presque, grâce à la puissance évocatrice de l'artistique arrangement des mots.

J'ai feuilleté hier les principaux volumes dont on trouvera les titres dans la bibliographie qui suit cette chronique. Et après, j'ai ouvert de vieilles livraisons datant de dix-sept ans, d'une revue qui comptait parmi ses collaborateurs toute la jeunesse littéraire d'alors: j'ai nommé la Jeune France ; là, j'ai pu surprendre le génie de Georges Rodenbach, tourmenté par l'anxiété de se trouver lui-même. Et déjà, la personnalité du poète

s'affirmait, dans les vers de la Mer élégante. Trouver dans le contraste du décor des plages, sauvages par nature, avec la vanité du public mondain qui y fréquente, une source d'émotion neuve, telle était l'entreprise. Surtout, un goût de modernité y décelait l'originalité que nous vîmes plus tard dans son épanouissement.

Peut-être, l'influence de Maurice Rollinat, qui, avec Paul Arène, avec Maurice Barrès, adolescent à cette époque, et loin de penser au nationalisme, avec Coppée, avec Daudet, avec Anatole France, avec Frémine et Jean Destrem, les rédacteurs du journal où j'écris, avec Léon Valade, encore, rédigeait la Jeune France, s'est-elle fait un peu sentir sur son collaborateur. Plus tard, quelques tons des grisailles de Verlaine se retrouveront dans les poèmes de Georges Rodenbach. Des vers sur Les Mains :

Je me souviens de telles mains, mains gardiennes !

procèdent à n'en pas douter de pièces, d'un sentiment analogue, que tout le monde a admirées dans Sagesse et dans Parallèlement.

Mais l'exquis regret des pays du Nord, qui blessait l'auteur du Règne du Silence et du Voile; la science du rythme ; la puissance évocatrice, de peintre et de musicien à la fois, qui faisait surgir du fond des pages imprimées, à la pensée et comme aux regards du lecteur, les villes fastidieuses et charmantes de Belgique, avec la tonalité de leurs lumières adoucies, et le bruit et l'accent de leurs cloches, voilà ce qui appartenait en propre, à Georges Rodenbach - ce qui lui appartient aux yeux, désormais, de tous les délicats de la Postérité.

HUGUES DESTREM.

Georges Rodenbach est mort d'une typhlite dont il souffrait depuis assez longtemps, mais qui s'était brusquement aggravée ces jours derniers. Une opération chirurgicale, reconnue nécessaire, tentée, n'avait pas donné de bons résultats.

Georges Rodenbach était né en 1855 — il avait par conséquent quarante-quatre ans — à Tournai. C'est à Bruges qu'il a passé la plus grande partie de sa jeunesse. Très tôt, il s'éprit des choses de la poésie et publia des vers ;il arriva peu à peu à la maîtrise dans son art , en publiant : Le Foyer et les Champs, en 1878 ; Les Tristesses, en 1879 ; La Belgique, poème historique ; L'Hiver mondain ; La Jeunesse blanche ; l'Art en exil ; le Règne du Silence; le roman de Bruges la-Morte, qui attira l'attention charmée de tous les lettrés.

Au théâtre, Georges Rodenbach donna Le Voile.

Il y a déjà longtemps que le poète s'était fixé à Paris.

Il venait de publier un dernier volume de vers délicieux : Le Miroir du Ciel natal.

Les obsèques auront lieu demain mercredi, à midi, en l'église de la rue Brémontier.

On se réunira à la maison mortuaire, 43, boulevard Berthier.

Il ne sera pas envoyé de lettres de faire part ; prière de considérer cette note comme en tenant lieu.

Après la cérémonie,le corps sera transporté à la gare du Nord, d'où il sera dirigé sur Bruges (Belgique).

C'est dans cette ville que l'inhumation sera faite.